

« 4^{ème} de couverture »

La scène est à Venise, dans les profondeurs d'un palais à demi englouti par le temps, et elle est le monde, dans sa plus profonde intimité, sa matière, sa lumière et ses rythmes, les arcanes de son déploiement et de son être.

Réalité, irréalité, d'une ville invisible, derrière des volets hermétiquement fermés; réalité, irréalité de personnages sondés par un oeil omniscient, dans leur histoire secrète et les circonvolutions de leur désirs; réalité, irréalité des jeux souverains de la matière et de ses créations, de son impuissance et de sa soumission à ces hautes raisons qui la creusent, la sculptent, l'exaltent en l'énonçant, dans son être - non être. La matière : lieu vide et parlant, par symboles, concepts, par les jeux de l'analogie, par un ordre infiniment répété dans les secrets pouvoirs du nombre. Le génie de ces mathématiciens, physiciens et artistes, médecins et biologistes, égarés et tremblants dans l'amour et le désir que le lecteur découvre dans toutes ses expressions. Amour et désir du savoir, désir et amour de la vie et de l'amour, qu'ils explorent dans les méandres de leur conscience et du cosmos...

Livre où le règne le mystère, et celui-ci nous prend tout entier. Curieux des péripéties d'un récit étrange et captivant, nous voilà saisis dans nos émotions, dans notre curiosité pour ces êtres à part qu'il met en scène, dans notre émerveillement devant la beauté d'un univers que l'auteur nous ouvre sur l'infini de ses secrets et de ses significations, dans notre désir de comprendre, de vibrer, d'être... ,

NOTE DE L'EDITEUR

Le texte que nous publions ici est le contenu de carnets trouvés par la police dans la chambre 273 de l'Hôtel La Residenza, à Venise. Celle-ci s'inquiétait de la disparition d'un touriste américain, professeur à l'université de Yale. Après de scrupuleuses analyses, les carnets révélèrent que l'auteur en était probablement ce même professeur, Eliot Ems, qu'elle recherchait. Certes, on trouve souvent des traces de séjours illégaux dans les palais vénitiens non occupés, et la police sait pertinemment que les sans logis utilisent les locaux désertés pour y dormir, ou s'abriter quand il fait mauvais. Toutefois, on identifia, sans erreur possible, l'auteur des carnets, avant que - chose inquiétante - tous disparaissent dans des conditions que l'on ne put expliquer.

Pensant que leur publication permettra d'en démêler l'énigme, nous rapportons le texte dans sa presque totalité, accompagné d'un certain nombre de spéculations à caractère scientifique, et dans le souci de lui conserver son originalité, telle que souhaitée par le professeur Ems. Il écrivit, de fait, une partie de ses spéculations à l'envers, de droite à gauche. Le lecteur indifférent à la Scholastique ou aux symboles mathématiques peut allégrement les sauter. Ceux, néanmoins, qui souhaitent les lire, devront pour ce faire tenir le feuillet devant une glace.

Chapitre 1

Oh, je sais bien qu'une condamnation non formulée me menace. N'ai je pas brisé le sceau du secret? Mais, enfin, il me faut faire de l'ordre dans ma vie et écrire ce que me dicte ma mémoire. Quand je suis arrivé, lundi, Venise baignait dans une aube grise, et, au fond, sur les eaux de la Lagune, l'église de Saint Georges le Majeur tanguait dans le brouillard. Sur le Grand Canal, le vaporetto me berçait. Je restais assis, les yeux fermés, et l'on aurait pu croire que je finissais là une nuit d'avion. Mais non. J'étais extraordinairement conscient, captais chaque son : les vibrations faibles, babillantes, du frein des barques transportant les ordures; le hurlement strident, semblable à celui de sirène rotative, des taxis marins ramassant les derniers égarés du casino; le clapotement d'une rame tirant et réassurant, curieusement adroite, l'équilibre d'une gondole asymétrique. Je me laissais pénétrer par les bruits et ne discernais que des filaments de lumière, tout comme lorsque je résidais ici, derrière des persiennes humides. Je ressentais douleur et soulagement à être aujourd'hui maître de mes yeux; je pouvais les ouvrir, si je le voulais, et m'assurer que les sons étaient bien ceux que j'avais supposés.

Je descendis à San Zaccaria, et pris la Riva degli Schiavoni. Je tournais dans l'étroite Calle del Dose, et parvint au Campo Bandierae Moro. L'hôtel " La Residenza" était le vieux palais Baoder, peu fourni en chambres, mais possédant, au premier étage, un de ces *piano mobile* vénitien, sorte de hall croulant sous les Gobelins et les meubles gothiques. Là, une réceptionniste endormie finit par trouver ma réservation sur l'écran tout aussi endormi d'un ordinateur, clignotant un moment pour s'ouvrir, d'un coup, sur la liste des clients.

J'avais pris une chambre donnant sur la gauche du hall, y entrais et fermais la porte à clé. Tout en défaisant mes bagages, je m'aperçus qu'inconsciemment (ou bien au contraire en avais-je eu conscience?), j'avais demandé la même chambre qu'auparavant. Je fis claquer les persiennes. Dans la pénombre, j'entendais les bruits de l'hôtel qui s'éveillait. J'enregistrais leur similitude avec ceux que je connaissais si bien : ce glissement de chaise, ces pas lourds de pieds nus, c'était Hette; ce toussotement nerveux, Gérard; il ne manquait que les pleurs, les sanglots quotidiens qui perçaient les murs épais dès l'aube...

Je ne sais à quel moment je m'assoupis. Le téléphone me réveilla. Il était une heure passé. Une voix, dans un anglais approximatif, essayait de me persuader que l'on avait commis une erreur. Je devais tout de suite me transporter dans une autre chambre, d'ailleurs plus jolie et plus chère, mais que l'on me laisserait pour le même prix. Je refusais. Le réceptionniste insistait, tentait de m'acheter à coup d'excursions gratuites à Torcello, mais je ne céda pas. Je n'aurais supporter de déménager dans aucune autre chambre.

Je déjeunais dans une trattoria proche de l'hôtel, et, malgré moi, entrepris une promenade dans Venise. Chaque pas me faisait souffrir. Quand je passais sur un pont, je m'agrippais à la rampe, vieilli, courbé, comme si, soudain, je me fus trouvé mal. Je n'avais nulle envie de m'asseoir sur les bancs ou les marches des églises : qui sait si, dans l'une des ruelles noires, derrière les fentes de quelques volets, ses yeux n'étaient pas là à me regarder ?

J'errais quelques jours, tel un noyé, dans les rues de Venise, essayant de repousser le moment de

la confrontation avec le passé. Mes pas fatigués me conduisaient pourtant de plus en plus près du pont qui jouxte l'Académie... Voilà que j'y étais, devais l'emprunter, renonçais au dernier moment, et prenais le chemin de San Campo, puis du Rialto. Eviter le Ponte Academia complique sérieusement la vie d'un promeneur, à Venise. Je finis pourtant par céder et m'engageais sur le pont...

Le vieux palais était semblable à ce dont je me souvenais : les volets verts sombres, fermés vingt sept fois à clé, et la façade de marbre blanc d'Istrie, balayée d'une paix froide. L'architecture dentelé des loggias, sa guirlande de quatre-feuilles, était un poème de pierre. Pourtant, ce que recelaient les profondeurs du palais me perçait d'un souffle glacial.

Oui, je me rappelais la disposition de chacun des étages, de chaque chambre, l'escalier, dans le fond de la demeure, et le jardin, pas très grand, protégé par de hauts murs. J'avais dans les narines l'odeur des murs humides, celle de la grille moisie qui ouvrait sur le Grand Canal, rongée, en dessous par les algues et aspirant l'eau de marées quotidienne, mâchouillant, crachant, la bouche sifflant comme une vieille se raclant la gorge, et ravalant des hectolitres d'eau verdâtre.

Mes jambes se dérobaient sous moi. Je me retournais, et, avec ce qu'il me restait de forces, me sauvais. Je courus par les rues, rebondis sur les murs et les trottoirs, incapable de recouvrer mon calme avant d'avoir claquer derrière moi la porte de ma chambre d'hôtel. Sans allumer, je m'assis dans un coin, par terre, et, reprenant difficilement mon souffle, me mis à rire. Malgré cette lâche course, ce marathon de la peur à travers Venise, ses rues, ses places et ses ponts, je me sentais un héros. J'avais enfin réussi à m'engager sur le pont, j'avais regardé le palais en face ...

Je ris encore. Sous mes paupières fermées, je voyais, le fameux détective privé (à jamais immatériel) au moment où il s'engageait à son tour sur le pont et tournait les yeux vers la demeure. Qu'aucun de nous ne puisse s'enfuir l'aurait certainement étonné : ses yeux n'auraient pas découvert la musique architecturale de la façade, mais un mur d'exercices pour alpinistes, que descendre les moulures, les archivoltas et les pilastres du palais auraient enchantés. Peut-être aurait-il suspecté quelque subtil système d'alarme, une fenêtre reliée à un fil électrique, des chiens méchants, des gardes armées; ou encore aurait-il réfléchi à la possibilité de se couler sous les dents pourries de la grille? Peu importe ses spéculations présumées. Il serait demeuré incapable de comprendre le fonctionnement de cette force d'entre les forces qui n'a nul besoin de s'assurer le concours de moyens physiques. Ou, peut-être, campé là sans méfiance aucune, contemplant tout naturellement l'un de ces palais comme il y en a tant à Venise, se serait-il soudain heurté à des yeux qui vous fixent, vous vrille le cerveau, à l'arrière de la tête, là où se loge la peur. Il aurait alors fini comme nous tous, à attendre, impuissant, qu'un quelconque collègue se souvienne de notre existence et vienne nous délivrer.

Chapitre 2

La chaleur d'un soir de juin enveloppait les toits de Copenhague d'une pénombre épaisse. Ulla Sjöström sortait de Glyptotek. Dépassant Dantes Plads, elle pressa le pas. Incertaine d'avoir bien installé la vidéo pour enregistrer le film de la BBC sur *Les Ambassadeurs* d'Holbein, elle se dirigeait vers la station de taxis. Elle ne prendrait pas le bus ce soir, décida-t-elle. Au moment de s'asseoir dans la voiture, elle changea d'avis. Que lui importait Holbein, la BBC, les vidéos et l'inutile dépense d'un taxi, en regard de la fraîcheur du crépuscule. Les cris des mouettes emplissaient la place de nostalgie et de l'odeur de la mer. Elle marcha vers la station suivante, désireuse de se promener dans la volupté du soir.

Les yeux, le dos, lui faisaient mal à force de s'éreinter à l'entretien des Gobelins de Rouger. Elle aimait son travail, pourtant, le calme, la patience, qui la reliait bienheureusement, par les doigts, le gras de la main, à ces autres paumes, qui, trois cents ans auparavant, avaient elles, aussi effleuré ces mêmes tapisseries. Elles avaient appartenu à un homme, elle connaissait son nom, Johann, Johann de Rouger. Il visitait ses songes, s'asseyait sur son lit, soulevait lentement la couverture, touchait son ventre, doucement, d'une main délicate, habile. Après qu'elle se fut réveillée, ce matin là, plus tard dans l'autobus, à son travail encore, elle le sentait l'effleurer. Réparant la trame déchirée de la tapisserie, elle renouait un fil lancé sur trois siècle d'absence de Johann. On ne peut aimer vraiment qu'ainsi, elle le savait, aimer qui n'existe pas et ne peut vous blesser, trahir ni maltraiter psychiquement, comme l'avait fait le mari avec lequel elle avait passé six ans de souffrance et d'humiliation.

Ulla aspira l'air pur de la mer, et sourit. Quelqu'un s'approcha d'elle et la regarda dans les yeux. Tout au fond des yeux, fixement. Son sourire s'éteignit. On eut dit que le passant avait plongé un couteau en elle, lui remémorant quelque chose qu'elle avait profondément enfouie et oublié. Elle dépassait maintenant la second arrêt de bus; elle le prendrait au suivant, se dit-elle, près de l'université. Elle avançait machinalement, connaissant Copenhague par cœur. Elle avait l'impression que quelqu'un la suivait, mais ne se retourna pas, pressa le pas au contraire, et tourna dans Frederiksbergade, courant presque jusqu'à la boutique de délicatessen qu'elle aimait tout particulièrement.

Un flot de lumière, l'odeur de charcuterie et de fromage, les visages souriants des vendeuses en tablier de cuisine blanc l'apaisèrent. Elle agita la main et leur sourit en retour, un peu désespérée, sans trop savoir ce qu'elle faisait là ni ce qu'elle désirait acheter. Elle ne sentait que ses boucles d'oreilles en argent se faire lourdes, lourdes, et commencer lentement à lui déchirer les lobes, lui faisant de plus en plus mal.

Elle laissa tomber son sac et porta vivement les mains à ses oreilles. Elle voulut crier, mais un reste de conscience la retint. De ses doigts tremblants elle tentait d'ôter les boucles, mais celles-ci, de façon incompréhensible, résistaient. Elle allait se mettre à pleurer, quand elle entendit qu'on lui demandait avec beaucoup de gentillesse si tout allait bien. "Mais oui, pourquoi?" prononcèrent ses lèvres, tandis qu'au fond d'elle-même, dans les profondeurs de sa gorge, de son oesophage, de son estomac, elle éprouvait quelque chose d'inhabituel, une sorte de force, qui l'étouffait, la remplissait, et lui ôtait tout contrôle sur son corps.

Elle tenta en vain de faire quelque pas, trébucha, vacilla, et la main puissante, poilue du vendeur grec l'empêcha de tomber. Sourire, à nouveau, des larmes sèches, qui ne tombent pas, mais restent suspendues sur les pommettes; un silence étrange envahissant la boutique; inspirer, profondément, une fois, deux fois, trois fois ... le malaise est passé.

Marmonnant quelque chose au sujet d'un surcroît de fatigue, Ulla commande : du pain suédois aux graines de sésame, du gruyère, des racines de ruccoli, un kilo d'orange. Elle voudrait autre chose, encore... et, de nouveau, elle se voit incapable de se concentrer, parler ou sourire à la femme qui la sert et l'interroge du regard, comme si elle avait perdu conscience. Et voilà que cette force inconnue lui ordonne de se retourner, elle va apercevoir, du coin de l'œil, une fraction de seconde avant qu'il ne disparaisse, l'homme de tout à l'heure, dans la rue.

Et elle le voit! Elle voit l'homme lui tourner le dos, sortir et disparaître dans le noir. Cela n'a durer que quelques secondes, à peine, mais Ulla l'a reconnu. Elle saisit son sac, paye machinalement. La serveuse essaie de lui fourrer des réclames en même temps que ses achats, elle les écarte. Ses pas la dirigent vers la sortie, dans le noir de la rue, à droite, là où l'homme a disparu, le Grec sur ses talons, en tablier blanc, montrant obstinément des dents parfaitement parallèles à ses moustaches et posant des questions ineptes, tout en lui forçant les réclames dans la main. Ulla le repousse avec force, agressive, se met à courir devant elle, poursuivant l'ombre qui s'enfuit parmi les dos des promeneurs.

Près du bar du coin, un groupe de jeunes rastas boit du café dans des gobelets en papier. Ulla déboule au milieu d'eux, fend en aveugle les gobelets et les dreadlocks sans faire attention aux cris d'un grand garçon qui renverse son café chaud, par hasard ou exprès, ou les deux, et, sans s'inquiéter de sa main brûlée qui lui fait mal, reprend sa course à la suite de l'homme qu'elle ne voit pas, qui n'est plus là, mais qu'elle sent, comme une bête, une louve qui suit une trace, humant dans l'air vif les miettes de son odeur, et sachant qu'il lui faut courir, le retrouver, qu'aucune force ne l'arrêtera.

Un châle en cachemire Loro Piana se dénoue de son cou et glisse de ses épaules. Ulla n'essaie pas de le rattraper et laisse choir sur le trottoir ce châle bien aimé dont la laine chaude et les rames l'ont comblée de joie le jour où, cessant de rêver à l'amant susceptible de lui en faire cadeau, elle se l'a offert à elle-même pour son trente-septième anniversaire.

Une main ramasse le châle et le lui tend. Ulla ne réagit pas, ne ralentit même pas. Quelqu'un lui crie quelque chose, elle entend des pas la suivre, mais ne tourne pas les yeux vers le visage d'oiseau de la femme qui arrive à sa hauteur et, haletante, tente de lui remettre son bien. Elle s'en fiche, du châle, ce n'est qu'un obstacle de plus à sa quête. Elle ne veut qu'une chose : découvrir la source de cette force qui l'habite.

De longues minutes, un quart d'heure, une demi heure. Il lui semble qu'elle a couru jusqu'à dépassé le centre de Copenhague, laissé derrière elle le canal Sortedams So, et, plus lentement maintenant, le long du Strandboulevarden, se rapproche de chez elle. Elle reconnaît les paysages pour les avoir aperçues des fenêtres du bus, et elle se rend compte de cette chose toute simple : jamais, jusqu'à présent, il ne lui était arrivé de marcher, que ce soit pour venir de chez elle ou

pour y retourner. Elle prenait toujours la voiture jusqu'à l'accident (maudite bagnole!), le bus, ensuite; ou, plus rarement, un taxi.

Elle marche le long de blocs d'immeubles neufs, jetant un oeil vers les appartements illuminés, attirée par les jeunes femmes qui vont et viennent dans leur cuisine. Les hommes s'énervent à régler les chaînes de télévision. Il lui semble même apercevoir un bout des *Ambassadeurs*, et elle se calme. Elle a cessé de courir à se rompre le cou. Elle n'a plus peur de perdre la trace de l'homme et ralentit, de plus en plus certaine que la rencontre aura lieu. La crainte se change en curiosité croissante, excitation, même, tandis qu'elle regarde les fenêtres des appartements devant lesquels elle passe. Elle se sent comme quelqu'un qui regarde par les vitres d'un train, avant de parvenir au terme d'un long voyage.

Ses pas crissent sur les graviers de l'allée, et elle l'aperçoit non loin de l'entrée. L'inconnu ne la regarde pas, ses yeux glissent de côté, sur le faits des arbres, la lune peut-être, qui monte vers Osterbo. Ulla compose son code d'entrée, entre, tient la porte. Il ne se dépêche pas, l'oblige à attendre un bon moment, avant d'entrer à son tour, derrière elle.

Tandis qu'elle monte par l'ascenseur, il grimpe par l'escalier. Il arrive le premier et ne lui prête pas la moindre attention. Comme si elle n'existait absolument pas. Ulla a le sentiment d'avoir perdu son corps à un moment où un autre du trajet, par degré et sans douleur. En ouvrant la porte, elle se sent intimidée et n'ose pas regarder ses yeux; elle s'appuie au chambranle, et prend une profonde, lente inspiration.

Elle le fait entrer et referme porte, verrou et chaîne, calmement, méthodiquement. Un instant il passe devant le miroir de l'entrée, et c'est là seulement qu'elle le voit véritablement, dans le reflet de la glace. Mince, avec manteau et chapeau, il lui rappelle un personnage de film en noir et blanc. Le visage songeur, maladif, la peau blanche, comme s'il avait été longtemps sans voir le soleil. Les yeux à fleur de tête, les pupilles transparentes, souligne encore l'impression d'absence de couleur, et la subtilité de ses traits apparaît comme une réfutation totale de la force qui bat en lui.

L'étranger s'assied dans le fauteuil de la salle à manger, jambes croisées, et attend. Ulla se débarrasse de son manteau et soupire doucement, voluptueusement. Elle n'a jamais fait cela avant. Les hommes l'effrayent, la fatiguent, elle se sent timide en leur présence... et elle est là, appuyée au chambranle de la porte, animale, comme dans la revue pornographique bon-marché qu'elle a un jour trouvé dans les papiers de son défunt père et qu'elle feuillette quelque fois quand elle ne peut pas dormir. Rarement, très, très rarement.

La jupe et le pull glissent d'eux-mêmes. Le talon de son escarpin s'est cassé, elle a voulu le casser, a appuyé l'arrière du pied jusqu'à ce qu'elle sente un craquement silencieux. Elle effleure ses seins, ses reins, ses hanches, et d'un geste arrache sa combinaison. Trébuchant sur son talon cassé, elle fait quelques pas, tombe à genoux et rampe jusqu'à l'inconnu.

Il la prit par derrière, par terre. Elle criait, s'empêchait de crier, s'enfonçant la tête dans le fauteuil, le divan, elle ne sut combien de temps; elle nageait dans une eau bouillante, pleine d'algues, rampait à travers une fenêtre humide, jusqu'à ce qu'enfin elle revint chez elle, dans son

appartement, sur le tapis, sous le fauteuil, l'homme caressant ses cheveux, embrassant sa nuque; se levant ensuite, défaisant la chaîne, ouvrant le verrou, s'en allant...

Pelotonnée, les cheveux pleins de sueur et de salive, les paupières à demi fermées, Ulla ne bougeait pas. Elle en était incapable. Elle resta ainsi assise jusqu'au matin, à la frontière entre les larmes et les rires, et ce n'est que quand elle entendit les pas des voisins dans la cage d'escalier qu'elle se rendit compte que la porte de l'appartement était restée ouverte.

Elle n'alla pas travailler ce jour là, resta sans manger ni se laver. Le téléphone sonna, elle ne décrocha pas. De même le jour suivant. Elle ne se réveilla de son engourdissement que le troisième jour. Elle prit alors un bain, mangea quelque chose et en toute hâte, jeta dans son sac ce qu'elle avait de plus précieux.

Nul ne put expliquer à la police pourquoi la porte de l'appartement d'Ulla était restée ouverte, ce que faisait une chaussure au talon cassé dans un lavabo tachée de sang, et pourquoi, certain soir, on l'avait entendu crier si fort. On perdit sa trace. C'était une fille calme et équilibrée, toujours à l'heure au travail. Le calepin sur lequel était écrit sept fois : "Johann de Rouger", ne fut d'aucune utilité à la police, et les employés de Glyptek apprirent au jeune lieutenant qu'Ulla Sjostrom n'avait très certainement rien en commun avec lui, l'homme qui portait ce nom étant un tisserand mort il y a de cela près de trois cents ans.

Chapitre 4

Hette ne réveilla sur le plancher, dans les escaliers, plus précisément,. Il ressentait un épouvantable mal de tête, et était incapable de se rappeler comment il était arriver là. Il tenta un long moment de rassembler ses esprits, mais sans résultats. Il finit par retourner sa lourde carcasse, se mit sur le ventre, et, soufflant, toussant et gémissant, grimpa au premier étage. Il alluma: la tâche sombre sur le mur lui fit peur. L'oreiller dont il se servait pour dormir était tout imprégné d'un barbouillage encore humide. Il se tâta la tête, sentit sous ses doigts ses cheveux collés, et entreprit nerveusement de les démêler, les coiffer, comme si la chose était en cet instant essentielle.

Sous l'escalier, une énorme flaque luisait sur la pierre du sol. Il la flaira, la toucha, méfiant, et courut à la cuisine chercher un chiffon. Il essuya le sang. Il ne l'enlevait pas, l'éparpillait plutôt encore davantage. Il jura, jeta le chiffon dans la flaque et s'enfuit, courant aussi haut qu'il put, et s'enferma à clé dans la salle de bain.

Il tourna l'interrupteur, mais n'osa pas se regarder dans la glace. Il défit sa robe de chambre et entra dans la douche. L'eau s'écoulait de ses cheveux frisés, rouge. Il pensa à un reste de sang séché, mais se trompait. La couleur, au lieu de faiblir, se faisait de plus en plus vive. Il pouvait toucher la bosse, à l'arrière de sa tête. Ca ne faisait pas mal. Lentement, il récapitula : voilà comment les choses avaient dû se passer. L'alcool qu'il avait acheté la semaine passé dans ce bar, *Le Tirana*, l'avait certainement mis K.-O au premier round. Il avait laissé la bouteille en bas, dans la cuisine, et était sûrement descendu la boire, la nuit. Il ne lui serait pas venu à l'idée qu'un alcool soit capable de l'abattre aussi vite. Il avait dû glisser, le coin de la marche s'en était mêlé, et tout son studio de célibataire ressemblait à présent à une porcherie.

Il laissa couler l'eau glacée sur sa peau, puis se mit à vociférer et à se taper la tête contre les carreaux. Il en avait assez. De lui-même, de sa vie solitaire et gâchée; de sa graisse; assez de s'empiffrer devant la télévision, de ses beuveries, de ses trois paquets de cigarettes par jour; assez des femmes, qu'il aimait tant, et qui, à présent, le rejetaient; et des prostituées avec qui il se salissait (mais qui l'excitaient). Assez de ses mauvais investissements, de ses faux amis, de toutes ces chaînes et programmes de télévision, qu'il dévorait toutes les nuits! Sans jamais trouver quoique ce soit d'intéressant (sauf la pornographie)! Il avait envie de mourir. Mourir avec ses poupées gonflables, ses tonnes de journaux pornographiques, ses connaissances inutiles en chimie ou en biologie. Celles-là, il les avait reçu à la distribution des prix, ces cartes qu'on donne aux jeunes à la fin de leurs études. Elles lui permettaient de perdre sa vie... comme on dit.

Il s'affaissa contre le mur. Allongé, il se recroquevillait sur lui-même, la douche le frappant de ses jets sans tendresse. Il se serait ainsi laissé complètement ensanglanter- il avait tellement mal! Un mal de tête gigantesque - si un sens protestant des responsabilités, contrastant curieusement avec son apparence sybarite, ne l'avait en fin de compte expédié dans cette ambulance où on lui administra vingt sept points de suture et trois rouleaux de bandage. Il s'en retournait, à pieds, par Prinsensgracht, se croyant Apollinaire revenant de la guerre. Il se vit dans une vitrine et éclata de rire. Sa barbe grisonnante et ses sourcils broussailleux paraissaient collés à l'énorme tête d'une

poupée de chiffon.

« Mon apparence va attirer toutes les jeunes filles », dit-il à mi voix, tandis qu'il décrochait le combiné d'un téléphone cellulaire et appelait l'entreprise pharmaceutique qui l'employait, pour dire qu'il ne viendrait pas travailler. La secrétaire feignit l'étonnement en entendant qu'il avait eu un accident et était à l'hôpital. Tous, autour de lui, savaient parfaitement quel genre de vie il menait et quelle était la véritable raison de son absence. On l'aurait depuis longtemps renvoyé de tout laboratoire décent, s'il n'était, de fait, un véritable génie et ne recevait des offres du monde entier. Hette ne bougeait pourtant pas d'Amsterdam, prétendant que c'était là qu'il était né, et qu'il y mourrait.

Il revint chez lui et s'endormit. Il avait ce soir là une répétition chorale, et s'y rendit. Après la chimie et la biologie - les constantes descentes d'alcool renforçaient sans aucun doute son *basso profundo* -, le chant était son troisième centre d'intérêt, et, à la différence de l'alcool et des femmes, il s'y adonnait avec un sérieux superstitieux. Sur le chemin, il résolut d'en finir avec les expériences et l'alcool du *Tirana*, et entrant dans un magasin qu'il connaissait, il fit l'acquisition d'une "oreille", la plus grande bouteille de Smirnoff vendue au détail. En cas où...

Dès que les membres du chœur *Canticum Novum* l'aperçurent, ils retinrent leur souffle. Il les avait habitués à divers extravagances, mais jamais encore il ne leur était apparu tel un melon recouvert de bandages et sur lequel on a collé une barbe. Il leur dit la vérité, qu'il était tombé dans les escaliers, mais mentit, affirmant que c'était au laboratoire; vérité, qu'il avait vingt sept points de suture, mensonge, qu'il était sobre; vérité, il avait perdu connaissance, mensonge, c'était en plein jour. Il mélangeait souvent réalité et fiction, quant au déroulement de sa carrière d'alcoolique.

Sara, une veuve de soixante ans, le visage mince, les mains et les pieds gras, lui tâta la tête. Il siffla de douleur et se retourna. Il l'avait emmené une fois en week-end. Ces gros doigts l'excitaient lors des répétitions, et il avait bu. Il l'avait abordée sérieusement, offert un samedi et un dimanche d'ardeur sexuelle, s'attendant à ce que Sara le gifle- elle pouvait beaucoup plus facilement être sa mère que sa maîtresse - mais il s'était trompé. Elle l'avait pris sous le bras, conduit à sa voiture, et durant le trajet sa main n'était pas constamment restée sur le volant. Ils n'avaient pas renouvelé l'expérience, et les seuls fruits du week-end étaient la conduite de Sara pendant les répétitions. Elle le traitait comme si elle était véritablement sa mère; elle essuyait la sueur de son front, arrangeait ses cheveux, enlevait les fils de sa veste, tant et si bien qu'Hette ne la supportait plus. Il aurait pu y avoir un ou plusieurs autres week-ends, si les manières de Sara n'avaient éteint jusqu'à son ardeur à boire!

Le maestro, Don Cassiano, fit irruption dans la salle. Il était albanais (c'est lui qui avait indiqué *Le Tirana* à Hette) et ne s'appelait pas Don Cassiano. Un jour, quelqu'un ne réussissant pas à déchiffrer son véritable nom, s'était trompé et, malgré la fureur de Don Cassiano qui le reprenait avec une obstination de maniaque, l'avait écorché. Ce quelqu'un était de plus professeur de Hollandais dans une école pour réfugiés! Il en était désespéré. Si même un professeur de ce singulier pays, où personne ne voilait les fenêtres, où les fonctionnaires fumaient de la marijuana et appartenaient à des communautés, ne parvenait pas à prononcer son nom, qu'est ce qu'il faisait là! "Seul notre nom nous appartient en propre, répétait-il, c'est la seule chose que nous

puissions laisser derrière nous!”. Il fit ses valises. Il allait partir, quand une bonne fée lui conseilla de prendre le pseudonyme de “Don Cassiano”, et une vraie carrière s’ouvrirait devant lui. Il acquiesça, défit ses valises, adopta le nom de guerre qu’on lui proposait et devint directeur d’un chœur amateur. Il agitait à présent sa baguette juste au dessus de la tête de Hette.

Les notes du Requiem de Mozart emplissaient toute l’ancienne église presbytérienne, *Engelse Kerk*, située à côté des bâtiments des Béguines. Oublieux de ses douleurs et du ridicule de son apparence physique, Hette n’était plus que voix. Il se sentait léger, jusqu’à voler presque sous la voûte. Il apercevait Don Cassiano du coin de l’œil, et, ses yeux glissant sur les murs et les fenêtres, il se disait que la lumière, pour lui souveraine de toute vie, n’emplissait toutefois pas aussi glorieusement l’espace de l’église que ne le faisait le son. Ça et là, l’ombre visible des piliers et des solives confirmait son jugement : la lumière n’allait pas jusque là, le son, par contre, leur chant, emplissait l’air de ses vibrations, envahissait chaque coin, devenait un négatif en trois dimensions, un temple de pierre en transparence...

Il avait l’esprit acéré, et il connaissait les réactions des particules gazeuses de l’air quand elles se heurtent aux murs, aux bancs au crucifix, à eux-mêmes, à Don Cassiano, et à ce curieux personnage assis sans un geste au bout de la nef, au dernier banc. La présence de l’homme, qui n’avait pas ôté son chapeau, alors même qu’il était dans une église, et restait assis, en manteau, à les écouter répéter, ébréçait, brisait la vision comme elle l’eut fait d’un cailloux de verre. A plusieurs reprises, le malaise que lui causait l’intrus l’avait même empêché de chanter. La règle était claire : si un membre du chœur amenait qui que ce soit aux répétitions, même l’un de ses enfants, il fallait demander l’accord des autres. Cette fois-ci, personne n’avait rien sollicité.

Don Cassiano sentit l’énervement de Hette et lui jeta un coup d’œil, levant les sourcils. Hette lui montra l’homme d’un geste de la tête. Don Cassiano immobilisa sa baguette, se retourna, et demanda à mi voix si quelqu’un avait amené l’inconnu à la répétition. Le silence seul lui répondit. Il reposa la question. Personne n’avoua. “Vous êtes venu nous écouter, interrogea le chef un ton plus haut? A nouveau, l’écho lui répondit, et l’homme au chapeau ne sourcilla même pas. Don Cassiano décida d’ignorer l’inconnu et leva sa baguette.

Le chant s’harmonisait moins bien. Les choristes se regardaient, et Hette jura, marmonnant dans sa barbe: “On vire cette canaille?”

- Oui, renchérit Sara. Il n’a même pas enlevé son chapeau. Nous sommes dans la maison de Dieu!”

Don Cassiano frappa le pupitre de sa baguette et d’un geste leur enjoignit de se taire. “Chantez, s’il vous plaît”. Ce fut pire. Comme si la présence de l’inconnu défaisait le chœur. Le chef abandonna. Il s’empourpra et jeta sa baguette par terre, pris d’un accès fulgurant de colère, rouge jusqu’aux oreilles, s’embrouillant dans son hollandais et se mettant à jurer violemment en albanais. Les choristes, stupéfaits, pensaient à part eux que dans les sons prononcés à voix basses, dans le seul fait de leur émission, il y avait un vaste monde! Rien à voir avec les jurons hollandais, un peu secs dans leur expression, et qui manquaient de sel.

Don Cassiano se précipita vers l’inconnu, et d’une voix furieuse, lui demanda s’il avait entendu ce qu’on lui disait. L’étranger ne réagit pas. Il ne regardait même pas même le chef de chœur,

comme si ce dernier n'eut pas existé. C'en était trop : Don Cassiano, les mains sur ses hanches et l'engagea vivement à répondre. Il attendit un moment avant de demander à l'inconnu s'il était muet. La situation devenait de plus en plus ridicule. Don ne savait que faire. Il se mit à vociférer : "Un peu de respect, exigeait-il. Le respect est la seule chose qui compte! Il criait. Le respect envers Dieu, envers le prochain, le travail et le recueillement. Sans respect, l'homme devient une bête!!!

Il tendait en lui le ressort de l'agressivité, jusqu'à sauter à la gorge de l'inconnu, mais celui-ci leva les yeux. Deux pupilles grises, transparentes, clouèrent Don Cassiano au sol.

Le chef de chœur se leva, prit une curieuse posture, demeura immobile une bonne minute durant, puis, s'éloignant doucement du banc, se prit le visage dans les mains. Les choristes qui observaient la scène comprenaient mal ce qui se passait. L'inconnu n'avait pas touché Don Cassiano, il n'avait absolument rien fait. Peut-être leur chef était-il pris d'apoplexie, lui qui était si colérique? Mais ça ne ressemblait pas à une attaque. Don Cassiano demeurait assis comme un pauvre petit agneau, et on aurait pu croire qu'il pleurait. L'inconnu se leva et sortit.

Hette contemplait la scène et se sentit mal. Les points de suture, les bandages trop serrés lui arrachaient le scalp. Il su qu'il saignait. La tête lui tournait, il tituba et serait tombé, n'était Sara, qui ne le quittait pas des yeux. Elle proposa de le ramener chez lui. Elle était heureuse, et ne cessa, tout le long du trajet, de lui demander comment il se sentait. Son inquiétude n'avait rien d'altruiste. A un tournant, elle mit sa main sur le genou de l'homme, comme un jeune garçon à une fille, dans ce pays où les filles prennent souvent les garçons sur leur vélo. Depuis la scène de l'église, ni l'un ni l'autre n'avaient rien dit.

Hette rampa presque jusqu'à son lit et s'y jeta, demandant à Sara de lui faire une boisson chaude. Devant son refus, il se fit persuasif, et elle se rendit. Elle trouva un chiffon plein de sang dans l'évier de la cuisine, et, sur la table, sur le sol, des tâches, que Hette avait mal nettoyées. Effrayée, elle entreprit de suivre, tout en les essuyant, les traces de sang. Elle parvint ainsi jusqu'au lit. Hette dormait. Heureuse d'être ainsi libérée de sa promesse d'une boisson chaude, elle se déshabilla et s'allongea contre le grand corps lourd de l'homme.

Elle le caressait, se rappelant leur week-end, dont les détails la hantait, le soir, avant de s'endormir. Elle se glissa hors des couvertures, s'assit dans le fauteuil et regarda Hette. Il n'avait rien d'attirant : gros, suant, ronflant, ce n'était qu'un homme qui a gâché sa vie... Et c'était ce qui, précisément, l'émouvait. L'émouvait et l'excitait. Tout cela tournait de plus en plus à la grande passion. Un gémissement étranglé éveilla Hette. Il la regarda un moment, toute à sa volupté, puis souleva la couverture et l'attira à lui.

Malgré, ou peut-être à cause, de son mal de tête, il se montra passionné. Dis-moi quelque chose, lui demandait Sara, que la basse de Hette envoûtait. Celui-ci se parla de ce qu'il aimait vraiment : les liaisons chimiques. Il lui raconta que, lorsqu'on respire le parfum d'une fleur, ce n'est pas son odeur que sent notre nez, celui-ci ne fait que réagir à la géométrie subtile de la substance moléculaire secrétée par la fleur. Les fleurs sont des outils sexuels, disait-il, les seuls qui croissent vers le haut, tirant, poussant les plantes vers la lumière, tandis que les organes des hommes et des bêtes croissent vers le bas, attirant l'énergie vers la terre. La fleur a soif de voler,

de l'éviter, de se hausser dans l'air. C'est pourquoi elle invite tout ce qui a des ailes dans les temples splendides de Venera-Venus.

C'est là, pour les insectes, un étalage de forme et de couleur, sur lesquelles les peintres cassent leurs pinceaux. Dans leur effronterie, certaines orchidées prennent même l'aspect de femelles abeilles, et les mâles fleurs copulent avec elles, s'enfonçant jusqu'au genoux dans le grain de poussière gluant. Oui, criait-il, exité. Les plantes ont des ailes et volent, se soulèvent, creuse l'espace. L'extrémité du lierre fait une boucle, une sorte de vrille, qui s'enroule en un cercle plein toutes les soixante sept minutes, tremble, et cherche un appui. Quand il l'a trouvé, il lui suffit d'une minute pour commencer à s'enrouler autour de lui. (A l'écoute de sa voix résonnante, Sara, inconsciemment, illustre son récit des mains et de la langue). En l'espace d'une heure, le support est tressé, et la tentacule attire à elle ce qui reste de la plante. Comment? Que se passe-t-il? La plante est-elle capable de voir? A-t-elle des yeux? Comment devine-t-elle l'existence du support saillant? A un moment donné, elle ne supporte plus le vide. Elle sent indistinctement la présence du support, et par des mouvements adroits, pique droit au but.

Hette rugit dans l'acmé du plaisir et tomba sur le sol. Sara pleurait de joie. Une fois celle-ci endormie, Hette se rendit à la salle de bain. Sara ne l'avait pas seulement parfaitement nettoyée, elle avait vaporisé les carreaux avec de l'eau Issey Miyake. Cela le mit mal à l'aise. Il ouvrit vite la fenêtre et aspira l'air froid, humide, d'Amsterdam. Il se regarda dans la glace. Sur la tempe droite, par dessus le bandage, il vit une tache rouge. Ce n'était pas du sang, mais le rouge à lèvres de Sara. Hette ôta le pansement, redressa les pans du miroir et contempla, à l'arrière de sa tête, les vingt sept points de suture et l'endroit où on l'avait tondu. Il ne pouvait comprendre qu'un stupide coin de marche d'escalier ait réussi à faire une balafre aussi profonde. La blessure ne lui plaisait pas, en tout cas. Elle n'avait rien d'une fleur! Il avait l'impression d'avoir sur la tête un organe reproducteur si gros qu'il avait fallu le recoudre!

Il déterra, dans le placard où il rangeait ses vêtements, dans l'entrée, une casquette de marin, qui avait appartenu à son père, et l'essaya. Elle lui allait. Il ne l'avait jamais mise, se demanda pourquoi, et, tout en se rasant, conclut qu'il ne l'avait, jusque là, pas trouvée confortable. Mais à présent, tout était changé. Il était tombé dans l'escalier, s'était fait un trou dans le crâne, et le mauvais esprit s'était envolé. Il se rappelait mal de quelle tête de dieu Pallas Athénée était sortie. De celle de Zeus, sans doute. Celui-là facilitait les problèmes de création à tous, comme à lui-même.

Il prit une douche, s'essuya consciencieusement, et se demanda ce qu'il allait faire, à présent, au milieu de la nuit. Il n'avait pas envie de se recoucher, se sentait alerte et reposé. Il ouvrit sa garde robe, prit son nécessaire de voyage, et fit son bagage. Il ne prendrait pas trop de chose : quelques chemises, un pull, de grosses chaussettes, et l'habituelle gourde à alcool. Il sortit sans réveiller Sara. Non, bien sûr, il ne la fuyait pas. Il ne savait tout simplement pas quoi lui dire. Elle ne lui aurait de toute façon permis d'aller nulle part, aurait tout fait à sa place et épargné toute difficulté. Elle l'aurait fourré au lit, mis des couches, sur la tête, au lieu d'ailleurs, et en pleine nuit, elle l'aurait une fois de plus réveillé par un gémissement étranglé.

Un taxi l'emmena à l'aéroport. Il attendit plusieurs heures, assis sur un banc, qu'une caisse s'ouvre. D'avoir choisi Venise en achetant son billet le faisait rire. Il avait d'abord résolu d'aller

n'importe où, mais, quelques heures auparavant, au bar des solitaires, il se rappelait avoir hurlé, ivre, le téléphone collé à l'oreille, qu'il n'irait pas le lendemain à Monté Carlo parce qu'il lui fallait surveiller la rénovation de son palais à Venise. C'était certainement pour ça. Il ne criait pas uniquement pour couvrir la musique (on jouait précisément depuis un moment un morceau lent et triste, certainement pour faciliter aux solitaires la plongée dans le désespoir!), mais entendait bien que la blonde ensorcelante qui faisait tapisserie, comme dans les série américaines des années quatre vingt, lourdes paupières et poitrine idem, l'écoute, et, saisie, s'évanouisse. Dans ses bras, naturellement. Le téléphone n'était pas branché.

Chapitre 5

Je ne me souviens pas du temps que je passais près du portail fermé. Peut-être toute la journée du lendemain, ou la nuit seule. Je ne peux me le rappeler. Je sais seulement qu'il faisait noir quand j'entendis finalement le grincement métallique de la clé et que le portail s'ébranla... j'avancais à travers les sombres buissons du jardin, marchant le long d'un sentier broussailleux, je sentais les branches des arbres gifler mon visage et déchirer mes vêtements; des épines égratignèrent la peau de ma main droite.

Un jeune garçon aux cheveux coupés très court était venu me chercher, sans prononcer un mot, m'aider à porter mes bagages, ni tendre la main en guise de salut. Je ne le vis véritablement qu'une fois sur le seuil : un blond aux traits réguliers, harmonieux et banals, un de ces visages qu'on ne se rappelle pas, même quand on les a en face de soi. Il referma la grille du *palazzo* derrière moi, et me conduisit par des escaliers de marbre blanc : ceux-ci s'élevaient sur l'eau verdâtre, séparés du Grand Canal par une grille ouvragée, et s'ouvraient sur l'espace d'un piano mobile.

Le palais paraissait désert. De vieux meubles appuyés au hasard des murs, accusaient l'impression de vide inhabité. Examinant les fresques pâlies, j'hésitais un instant à me croire dans un musée. Je pris les escaliers latéraux jusqu'au second étage. Aucun bruit, sauf ceux, assourdis, venant du Grand Canal, n'indiquait une présence vivante.

Le jeune homme me conduisit à une chambre spacieuse dont les volets étaient fermés, alluma, et sortit sans un mot. Une odeur d'humidité agaçait mes narines. Je voulus ouvrir la fenêtre, mais ne pu pas même remuer les volets: quelqu'un les avait cloués.

Je défis mes bagages. De la poche latérale de mon sac, je sortis une pomme pourrie, qui se défit presque dans mes mains. Je l'avais prise dans l'avion, afin d'avoir quelque chose à manger au petit déjeuner, et m'interrogeais à présent sur cette pratique de servir aux passagers des avions des pommes qui ne tiennent pas plus d'une journée. Ou bien...

Il était impossible que je fusse resté plus de deux jours à attendre devant la grille ... Pour la première fois, je fus mal à l'aise. Quelque chose n'allait pas : je n'aurais jamais imaginé une chose pareille, il semblait que quelqu'un censurait ma mémoire. Troublé, je m'assis sur le lit. Après réflexion, je repris mon souffle. En fin de compte, la mémoire n'est pas un phénomène régulier, comme l'est une combinaison mathématique. S'il fallait en dessiner le schéma, on y verrait des plages immenses, d'autres si petites qu'elles existent à peine. Je m'enfonçais dans un oreiller particulièrement moelleux et dormis jusqu'au matin, tout habillé, comme si, véritablement, je fus resté éveillé une semaine entière.

Le lendemain (aurais-je dormi plusieurs jours?), à mon réveil, je trouvais sur la table un plateau portant du café, un pot de lait, des pétales de maïs, de la confiture et des toasts. Tout en mangeant, j'examinais la chambre. Elle était immense, haute de plafond, ornée de stucs à la mauresque. Les murs, égratignés de rainures couleur de cendre, n'avaient pas été repeints depuis longtemps, mais tout était propre, presque ascétique. L'ameublement y ajoutait encore,

particulièrement adapté : une table, une chaise, un lit, une armoire, aux lignes simples, mais exécutés avec un soin extrême, par des menuisiers sans doute ignorants des accommodements techniques. La pièce eut-elle été de moindre proportion, j'aurais pu me croire dans une cellule de moine, mais la salle de bain, avec ses carreaux de porcelaine et son armature de laiton, contredisait cette première impression.

Je me rasais, puis, pendant un moment, allais et venais dans la chambre, ne sachant que faire : j'allais me recoucher et me rendormir, quand je pressentis que je devais sortir. Je constatais avec étonnement que la porte était ouverte. J'étais certain que le garçon l'avait fermée à clé.

Je jetais un coup d'œil dans le corridor vide. De chaque côté s'étendaient deux rangées de portes identiques, aux loquets haut placés. C'est presque sur la pointe des pieds que j'atteignis la cage d'escalier et descendis à l'étage en dessous.

Dans le *piano nobile*, on m'attendait. Des chaises de bois, rongées de vers séculaires, aussi jolies qu'inconfortables, formaient un cercle sur le sol de marbre. Sur certaines, des gens étaient assis, qui me regardaient : je voyais leurs yeux, dont le blanc brillait dans des visages qui me deviendraient familiers une fois habitué à la pénombre. Je m'assis en silence à mon tour, incertain et quelque peu craintif. Je remarquais une femme, assise de dos; elle l'avait beau, et, peut-être, étaient-ce des sanglots qui le secouaient. Si c'était le cas, elle pleurait en silence.

Une gros, à droite, me fixait, mais se désintéressa bientôt et ferma à demi les yeux. Des cheveux, noirs et épais, refusaient de pousser où ils auraient dû le faire, et avaient émigré sur ses oreilles, son nez, ses mains. La chétive lumière du jour s'infiltrant par les fentes des persiennes fermées étincelait sur ces poils brillants et frisés. L'homme, à gauche, clignait des yeux, qu'il maintint longtemps sur moi. Au bout d'un moment, il rompit la glace, épaisse comme le verre d'un fond de bouteille, et porta la main à sa tête. Il s'étonnait que je n'eusse pas dit bonjour en arrivant, ni ne me sois présenté. Mais personne n'avait rien dit, comme s'il paraissait normal que nous soyons assis là sans rien faire. Quelque part, près d'ici, il devait y avoir un arrêt de vaporetto; amarré au pont métallique; il résonnait, y cognant, de façon sourde et caractéristique.

La femme se redressa sur sa chaise, se retourna et nous fit face. Au même moment, le garçon qui m'avait mené à l'intérieur du palais entra dans la salle. Cette fois, il tenait la main d'un petit garçon de huit ou neuf ans, aux boucles blondes qui lui tombaient sur les épaules, vêtu d'un costume marin bleu azur. Il avait les traits si délicats, que je me demandais un moment si ce n'était pas une fille. Mais non. La manière dont il se mouvait, décidé, un peu raide, enlevait toute hésitation. Le garçon nous le laissa, s'en allant sans bruit par les escaliers de marbre. Le petit fit tout le tour du cercle, allant de chaise en chaise, effleurant chacun de nous de sa mains tendue, tel un sportif avec d'entrer dans l'arène, et s'assit entre l'homme à lunettes et moi. Lui aussi, à son tour, me regardait.

Tous me regardaient à présent, le gros s'étant réveillé de sa sieste.

“Et bien, Monsieur, parlez donc, nous attendons, dit soudain l'homme à lunettes s'adressant à moi, dans un anglais à fort accent allemand, ou peut-être scandinave.

- De quoi donc?

- Comment, vous ne le savez pas?
- Non.
- Vous plaisantez?
- Loin de moi l'idée de plaisanter.
- Ne faites pas semblant;
- Faire semblant, mais de quoi, dis-je ahuris?
- Vous savez sûrement pourquoi vous êtes là?
- Comment le saurais-je! Je n'en ai pas la moindre idée.

Le gros ricana et tapota son genou de la main. Il était évident que je l'amusais.

- Ulla! Il ne sait pas, dit-il d'une voix de basse chaude, regardant la femme et me montrant du doigt.

- Je comprend cela, Monsieur Hette, répondit-elle? Pour moi aussi, il a fallu du temps.

C'en était trop.

"Mais enfin, de quoi s'agit-il, dis-je, élevant la voix ?

Le petit posa sa main fluette sur mon poing crispé et supplia doucement :

- Ne vous énervez pas.

- Oui, dit l'homme à lunettes, je vous engage vivement à vous calmer. Les nerfs ne mènent à rien.

Ulla se pencha sur sa chaise et me sourit d'un air protecteur.

- Fermez les yeux, ça aide à se concentrer. Vous allez tout de suite vous souvenir.

Chapitre 9

Dans la première phase de mon séjour au palazzo, je ne quittais pas un instant ma chambre. Je restais assis sur une chaise posée contre le mur ou sur mon lit, m'allongeais, dormais, me réveillais, avalais le petit déjeuner que m'apportait le garçon, et ne faisais rien qui eut pu empêcher cette écoute attentive de ce qui se passait en moi. Et ceci tous les jours, jusqu'au moment où je sentais qu'il me fallait me lever, descendre dans le *piano nobile*, et participer à la leçon suivante, ou plutôt à la dispute qui se déroulait en présence de l'Enfant Bleu. C'est ainsi que je l'avais surnommé dès que je l'avais vu. Par la suite, pourtant, il s'était joint à nous dans un costume différent, d'un autre ton, un peu vieillot, toujours admirablement repassé et boutonné jusqu'au col. Le jeune garçon l'amenait, avec son visage sans visage, tout comme il apportait ses repas trois fois par jour à chacun d'entre nous, et changeait serviettes et draps une fois par semaine.

Aucun de nous n'allait jamais en chercher un autre, remarquai-je. Nous arrivions cependant tous au premier étage en même temps. Plus étrange encore, personne ne m'avait rien interdit, les portes n'étaient pas fermées à clé, et pourtant, je ne quittais pas la demeure une seconde. Je n'avais même pas été dans le jardin.

J'avais néanmoins vivement désiré m'échapper, particulièrement les premiers jours. Qui n'aurait aimé se promener dans une ville qu'Hemingway décrivait comme : “ une ville faite pour la promenade. La meilleure, je crois. Bon Dieu, je voudrais me balader dans cette ville toute ma vie! Toute ma vie”. J'avais découvert la citation récemment, dans *Par la main à l'ombre des arbres*, livre si éloigné de l'esprit de Venise que je n'avais pas réussi à y rentrer, pas même à demi. La phrase me trottait dans la tête, pourtant, paradoxalement, d'ailleurs, puisque je ne m'étais jamais promené dans Venise. Et maintenant que j'essaie de rattraper mon retard, chaque pas me causait une souffrance.

A plusieurs reprises, je m'étais même préparé à sortir : j'avais attaché mes lacets, vérifié que j'avais de l'agent sur moi, mes papiers; une fois à la porte, pourtant, j'étais revenu sur mes pas, comme si j'avais oublié quelque chose. Je tentais de me rappeler quoi, m'asseyais sur mon lit et rassemblais mes esprits. En vain. Au bout d'un moment je ne me souvenais plus même de quoi il s'agissait. Pourquoi, non de Dieu, me cassais-je la tête, alors que j'étais très bien ici, pourquoi, après tout, désirer quelque chose plutôt que rien, puisque j'avais tout ce qu'il faut pour vivre, gratuitement de surcroît! Quelque force me retenait dans cette chambre, comme magnétisé, attaché là par une laisse invisible. Je songeais au Docteur Tolmes et aux chaînes par lesquelles il retenait le chaman exorciste.

D'un côté, j'étais heureux. J'avais l'impression de réaliser quelque chose dont j'avais eu longtemps le désir sans oser me l'avouer. De l'autre, je voyais bien que j'étais prisonnier, et qu'un lourd carcan entravait mon libre arbitre. J'oscillais constamment entre des sentiments exclusifs les uns des autres, quoique puissent en penser ces philosophes qui affirment que la chose n'est possible que pour un homme qui n'est pas libre, mais a tout loisir de l'être. Je soupçonnais l'Enfant Bleu de jouer là un rôle capital, et de faire de nous des planètes tournant autour de son éclatante jeunesse. Bien plus, il y avait l'absent, celui dont les pupilles grises perçaient même les pensées les plus secrètes Lui tenait le rôle majeur. Je le sentais qui nous

observait. Oui, il nous observait sûrement, bien que nul d'entre nous ne l'ai jamais vu, ni la moindre idée de son nom, et que personne n'ait posé de question à son sujet.

Ulla l'appelait simplement l'Oeil. Si quelqu'un prononçait le mot *Eyes*, on entendait *Ice*. Aucun de nous ne connaissait le son de sa voix. Quelqu'un affirma qu'il transmettait ses directives au garçon par écrit et que celui-ci les brûlait ensuite, mais ce n'était que racontars. Il est vrai que nous n'avions pas beaucoup d'éléments pour saisir l'inhabituel de la situation dans laquelle nous nous trouvions. Personne, au demeurant, ne s'en souciait tellement. Nous vivions, confortablement installés dans nos chambre, sans souffrir, attendant que nous réveillent ces discussions entre nous, en présence, toujours, de l'Enfant Bleu.

J'y prenais part avec beaucoup de plaisir. Ce n'est que de cette façon que je pouvais me rapprocher d'Anna. Je sais que ça paraîtra inacceptable, scandaleux : pourtant, je rêvais d'avoir un jour des yeux comme ceux de l'Oeil, pour pouvoir posséder Anna aussi brutalement qu'il l'avait possédé Ulla.

Me reviennent peu à peu certains éléments particulièrement vifs : j'entends la voix d'Ulla, tremblant de peur, mais tout du long tendue par l'excitation. Elle parle de façon si suggestive de ce crépuscule de juin, à Copenhague! Elle décrit les choses en détail, et je suis là, dans la boutique de Delicatessen, je marche vers la station de bus, entre dans son appartement, vois ce qu'il lui fait! Elle seule, certes, a vécu ce qu'elle raconte. En l'écoutant, pourtant, nous nous sentons tous vaguement inquiets.

Chapitre 23

Le soir, quand il ne songeait pas aux oreilles des femmes, Gérard s'asseyait sur son lit et contemplait son doigt. Il le faisait apparaître, disparaître, songeant à l'étonnement de Spinoza admirant quelle merveille est la pensée immatérielle, capable de mouvoir le plus matériel des doigts. Il avait fait cela plusieurs jours durant, tentant de démêler l'énigme de la force qui l'avait mené où il était. La dernière pensée immatérielle de Lénine avait conduit des millions de personnes, le tsar et sa famille en tête, à une mort tristement absurde. Il fallait trouver une réponse à la question, cela lui paraissait le fondement même de toute pensée. Nietzsche n'avait-il pas dit que le monde tourne sans le savoir autour de l'idée?

Mais le regard de ces pupilles grises qui les tenait tous dans une cage invisible n'était pas une idée; c'était davantage une force, que les paramètres de la physique ou de la physiologie ignoraient encore. Qu'est ce que la conscience, quand elle ne peut rien circonscrire ni comprendre, se demandait Gérard? Que cherchons nous, dans un monde si limité dans son aspect? L'impuissance étudiée de nos facultés ne nous permet de voir ou de saisir que ce que nous connaissons déjà. C'est pour nous la seule façon de comprendre quelque chose. Et nous comprenons si peu! Autant dire rien! Gérard se tournait et se retournait, sans cesser de réfléchir. Il n'avait même plus besoin d'examiner de doigt de Spinoza, pour concevoir les degrés de l'absurde.

Il essayait de définir la conscience de la façon la plus précise, et finit par conclure que rien ne la distingue de la mémoire et qu'elle disparaît à la mort.

“Qu'ensevelira ma mort?”- s'interrogea -t-il à mi-voix. Quand on me mettra en terre, on enterrera des images, des odeurs, les livres que j'ai lus, les films que j'ai vus, et, avant tout, des souvenirs et des rêves : l'image de ma mère cueillant de la bruyère à Reklingen, des balades avec mon ami surnommé Daimler...

Des scènes et des situations qu'il avait oubliées depuis longtemps défilaient devant ses yeux. Lui, Gérard, Président de ce royaume du “Je”, saluait les tableaux successifs émergeant de l'ombre et paradant un instant avant de disparaître dans la mer du nombre... Ce cortège inattendu l'effrayait au point qu'il aurait voulu en ralentir le rythme, l'arrêter, reculer dans les profondeurs de l'oubli. De fait, décida-t-il, il n'évoquerait qu'un seul souvenir à la fois. Chaque jour, il mandait une image, entendait des sons, une voix qu'il portait en lui, sentait une main, un corps, une chose toucher sa peau, et c'était des surfaces lisses et rêches, douces ou raides; des odeurs sucrées, acides, le saisissaient aux narines, le faisaient saliver, obstruaient ses poumons, il en sentait le goût dans sa bouche. Et tout cela afin que tout, chacune de ces images, soit agencé comme il le fallait. Il entendait s'assurer un enterrement digne de lui, avec drapeaux en berne et honneurs. La beauté de la vie reposait peut-être uniquement sur une mort consciente et quotidienne.

Chapitre 27

A la session suivante, Jacques fit une expérience : il nous divisa en deux groupes, assis l'un en face de l'autre, lui même coiffé de son chapeau et se tenant au milieu. Il ôta son chapeau, le cacha derrière son dos, et demanda à Anne si elle pouvait déterminer la direction qu'il prenait.

“Oui, dit-elle, vous allez du côté de la fenêtre.

- Non. Il ne s'agit pas de quel côté je vais, mais de direction. De gauche à droite, ou le contraire?

- De gauche à droite, affirma t-elle.

Ulla représentait le second groupe, et dans sa perspective, Jacques se dirigeait de droite à gauche.

- Donc, quelqu'un d'entre vous ment? demanda Jacques sentencieusement. Il est impossible, n'est ce pas, que les deux aient raison en même temps? Il me faut choisir entre la droite de l'une, ou de l'autre. Bêtise. La logique perd ici toute raison d'être. Au fait, avez vous remarqué le modèle de mon chapeau?

Anna n'avait rien remarqué, mais Garçon Bleu, assis à côté d'elle, leva la main et dit qu'une épingle carrée était piquée sur le côté du chapeau. Ulla avait, elle aussi, aperçu l'épingle, mais ronde.

- Qui est le menteur? Jacques avait pris une pose théâtrale, et, sans attendre la réponse, montrait le chapeau, qui avait un carré fixé d'un côté et de l'autre un rond. Personne. Seules mentent les limites de votre point de vue, et l'espace concret, à trois dimensions, qui est le vôtre. Car, si vous aviez accès à plus de dimensions, vous me verriez en même temps de tous les côtés. C'est la raison pour laquelle, dans un monde à trois dimensions, deux événements différents sont souvent l'image d'une seule réalité dans un monde à six dimensions. Ce que nous appelons le cours des événements, Jung le nomme synchronisme. Ce que je vous ai montré, ce sont des événements semblables dans un temps unique.

- Fondamental. Gérard se redressa sur sa chaise. Pic de la Mirandole explique le cours des événements par la théorie affirmant que ce qui se ressemble s'assemble.

- Et selon Pauli, ce même cours des événements sont les traces visibles de règles invisibles, poursuivit Jacques. Pauli croit que le synchronisme est au principe d'une réalité beaucoup plus fondamentale que la nôtre, active-réactive. Je crois, moi, que, si Dieu existe, et qu'il voit tout chose, son regard, si nous prenons les choses mathématiquement, est à n dimensions. Ainsi, le synchronisme est la porte des mondes parallèles, construits comme le sont des cerveaux, et fonctionnant de façon interactive. C'est pour cela que l'on peut “provoquer” la réalité... Il se tût, reposa la craie, et, durant un instant, contempla ses mains.

Je parle ici de la vie du cerveau, de ses possibilités, continua t-il, que notre corps bride. De fait, le cerveau a bien le droit de se moquer du corps! Comme le mathématicien du physicien. Le cerveau est capable de concevoir une température de moins dix millions de degrés Celsius, le physicien non. Le physicien reconnaît une température minimale de deux cent soixante treize degré Celsius, et pas un demi degré de moins. Au delà, il n'y a ni physique ni matière, et pas le moindre mouvement. Le cosmos se défait dans le néant.

Jacques se tut. Quelque part, derrière les fenêtres aveugles, on entendait les freins du vaporetto. Pour nous, reprit-il, objets à trois dimensions, le miroir et l'ombre sont des objets plats, à deux dimensions. Si nous possédions une dimension supplémentaire, notre miroir et notre ombre seraient des masses. Peut-être sommes nous les ombres en trois dimensions d'êtres à quatre dimensions, plaisanta-t-il? Le corps connaît trois dimensions, le cerveau beaucoup plus. Déjà, le simple fait d'en ajouter une, le temps, est difficile à rendre sensible. Rendre sensible signifie précisément, connaître avec les sens. On ne peut se représenter l'espace-temps; nos sens, notre appareil perceptif - restrictif, devrais-je dire, restrictif et sous contrôle de ce gardien de prison qu'est notre corps - nie tout ajout de dimensions, les ravalant au rôle de créations extravagantes de la psychologie individuelle : apparitions, prédictions, imaginations et rêves. Mais le cerveau se défend, et fuit les contrôles policiers. Quand? Tout d'abord, dans le rêve. Le docteur Tolmes vous le confirmera.

- Je viens d'en parler avec Monsieur Dronsta. Tolmes réajusta ses lunettes et se leva de sa chaise.

- Le cerveau se conduit étrangement pendant le rêve. On pourrait user du mot "radicalement" : si, dans la veille, il crée une onde bêta à la fréquence de quinze à seize cycles par secondes, la fréquence diminue pendant le rêve et passe à cinq cycles, voire à un. Dans l'intervalle, on trouve naturellement d'autres fréquences, mais laissons cela. Celles qui nous intéressent ici sont les ondes delta.

Il se dirigea vers le tableau et dessina la lettre delta.

- Les ondes du rêve : à leur suite, nous faisons l'expérience de voyages secrets, au delà de notre corps. Il est bon de savoir que le cerveau des enfants ne fonctionne qu'avec des ondes delta. Les enfants demeurent ainsi en permanence dans un espace à plus de trois dimensions.

- Vous avez dessiné un triangle comme celui de Pythagore, dit l'enfant bleu montrant le tableau du doigt.

- Oui. Mais c'est une lettre. Peut-être n'est-ce pas par hasard qu'elle a cette forme. Elle est en effet également la clé du franchissement hors de la matière. De la libération du corps, et des voyages dans le monde étrange des formes qui ne tiennent pas compte des droits de la physique.

- Lieh Tsu a écrit que "La vie n'est qu'un rêve, et les rêves sont la réalité", émit Gérard.

Et Ulla ajouta :

- Vichnou a rêvé le monde. Quand il se réveillera, celui-ci disparaîtra.

- Et bien, allons dormir, conclut Hette. J'en ai assez.